

GAUCHES

Jose LILLO, Metteur en scène, avec Jeanne DE MONT, Julia BATINOVA, Felipe CASTRO, Pascal GRAVAT

**Première lors de la soirée théâtrale
du colloque international de théorie politique
de l'Université de Lausanne 23-25 avril 2010**

Le texte qui suit est la partition complète de la « pièce de théâtre » *Gauches* créée à l'invitation de Marie-Claire Caloz -Tschopp au colloque international de théorie politique: La pensée et l'action dans le pouvoir. Colère : dynamiques soumission-insoumission et création politique.

Il est le fruit d'une investigation aventureuse dans différents champs textuels qui avait pour hypothèse de travail l'établissement d'un ensemble complexe tiré de matériaux hétérogènes à priori non-destinés à une valeur d'usage en théâtre. Réinvestir les potentialités inter- et co-textuelles en rabattant la praxis postmoderne sur un modèle expérimental de post-utopie-textuelle ou ré-actualisations or, en fait, dépostmodernisation. Ce mouvement implique une mise en crise de *l'autorité de l'autorité* et une dissémination de signatures. La signature devient corrélative à la valeur d'usage. C'est une définition de théâtre.

Cette possibilité m'a été soufflée par le travail de et sur Karl Kraus, notamment *Troisième Nuit de Walpurgis*, dont *Gauches* s'est essayé d'être une sorte de prolongement ou de mise en application extensive. Il va sans dire que le modèle Kraus est indépassable. C'était une raison supplémentaire de s'en inspirer.

Ont participé à cet essai Felipe Castro, José Lillo, Jeanne de Mont, Julia Batinova et Pascal Gravat. Respectivement dans les rôles de Jeune homme 1, Jeune homme 2, Jeune femme 1, Jeune femme 2 et Homme.

Genève, le 3 mai 2010, José Lillo

JEUNE HOMME 1

J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. À quoi ressemblait notre monde ? Il avait l'air du chaos que les Grecs mettaient à l'origine de l'univers. On ne savait rien de ce qu'il eût fallu savoir . Les gens de mon âge se demandaient s'il restait de l'air quelque part.. Tous les coins mal éclairés dissimulent des rencontres sanglantes, guerre aux colonies, terreur blanche aux Balkans, assassinats américains applaudis par toutes les mains : la terrible hypocrisie des hommes au pouvoir n'arrive pas à voiler la présence des malheurs que nous ne comprenons pas : nous savons seulement qu'ils sont là, qu'il arrive des malheurs quelque part. Ne nous dites pas que c'est pour notre bien.

Chacun trouve au fond de ses réveils tous les désordres du temps réduits à la médiocre échelle d'une inquiétude privée : après tout nous savons comment vivent nos parents.

Nous ne sommes pas satisfaits d'avance des métiers auxquels on nous dresse. Nous avons peur de ce qui va nous arriver. C'est trop d'ennemis pour notre force.

Nous ne sommes pas malades d'illusions. Nous souffrons de notre désoeuvrement de besoins humains. Si nous ne faisons rien, le chômage va durer toute la vie.

Que font les esclaves désoeuvrés. On se divertit, on boit en bandes, on entre dans des cinémas. Que de portes pour n'aller nulle part. Ce qui m'a le plus dégoûté de mes frères, c'est de les voir vivre comme des vers. Nous ressemblions aux boissons tièdes, aux peintures idiotes qui divertissaient Rimbaud. Désespérés, bien sûr. Tous : c'était la mode. Notre éducation avait été assez mal faite, assez artificiellement conçue pour nous permettre de penser sans rire à la Justice, au Bien, au Mal. On suggérait que *le bouddhisme est charmant*.. Pendant ce temps-là, vous ne mettez rien en danger. Des secteurs linguistiques tombaient en cendres. L'Europe avec sa misère d'événements paraissait une vieille femme agonisante entre deux héros : l'Asie, héros de la sagesse, l'Amérique, héros de la puissance. Paresse et impuissance des gens d'Europe : les autres continents fournissaient quelques-uns des mondes imaginaires que les hommes inventent dans la nuit pour décorer d'illusions leur indigence et leur écrasement.

Où sont les femmes, où sont les amis introuvables, ces choses aussi simples que l'eau et que le pain ?

J'ai eu vingt ans et dix-neuf ans, comme on a la grippe et la typhoïde, avec le même plaisir.

Liberté ? Ce n'était pas ce vide que je cherchais, mais une puissance véritable.

Je ne suis pas plus fin qu'un autre : j'ai fui.

Soudain on cesse de tomber toutes les cinq minutes sur des journaux. On ne pense plus qu'à des événements simples mais essentiels. Pas de foule que le coude puisse heurter, aucun de ces gestes honteux, comme de se regarder à la dérobée dans tous les miroirs de la rue pour contrôler son personnage.

J'ai fait le fraudeur au commencement. Je me disais : je me suis réconcilié avec mon corps, je suis refondu au milieu de cette plénitude de gestes qui me sont permis dans la solitude.

Il ne faut pas se croire sauvé parce qu'on est heureux de voir des blés verts.

Les paysages mélancoliques sont ceux où les enfants meurent de faim.

Et je suis retombé sur les gens qui m'avaient effrayé. Ils sont dans leurs terriers, défendant tout le temps leur propriété contre tous ceux qui ne possèdent rien. Ils touchent des traitements, des honoraires, des appointements, des indemnités, mais non un salaire, une paye. Ils touchent des sommes abstraites versées par des débiteurs abstraits. Leur monde est *magique*. Ils participent à la nature mystique d'un être qui n'existe pas : le capital. Ils ne défendent pas leur vie mais un profit luxueux. Ils projettent dans l'avenir des profits qu'ils savent par cœur. Approcher réellement d'un autre les effraye. S'ils aiment une femme, ils veulent la posséder comme une paire de gants.

Si quelqu'un va sur une place déclarer qu'il faut que les hommes vivent comme des humains, il est couvert sous des tas noirs de policiers. « « Allez jouer et laisser les grandes personnes tranquilles ». Va-t-il falloir me contenter d'imaginer seulement la vie humaine de mon lit, retomber dans les farces intérieures ? Ce sous-produit pour âmes sensibles : la vie intérieure ? Personne ne me fera croire que la croissance explique tout. Ils sont pauvres avec tous leurs profits. Guerre, commerce : ces mots excuseront-ils tout jusqu'à la fin des temps ? Que pas une de nos actions ne soit pure de la colère

Tout ce qui est debout autour de moi appartient à mes ennemis. On ne peut pas étendre les bras sans toucher du bout des doigts la porte d'une banque.

Il n'existe plus que deux espèces humaines. Celle qui écrase et celle qui ne consent pas à être écrasée.

La fuite ne sert à rien.

Ayons le cœur d'être grossier :

JEUNE HOMME 2

Il y a des gens pour prétendre que le fils-de-pute n'est qu'une façon de parler. Pourtant, l'existence de tant de portraits de lui, de tant de rues, de places, de collègues qui portent son nom ne suffit-elle pas pour en finir avec d'éventuels doutes quant à son existence réelle ? Qui, en effet, aurait assez d'imagination pour inventer tant de variétés de fils-de-pute? Non ! Le fils-de-pute existe. *Le fils-de-pute existe/ et se trouve pratiquement partout :*

Pour définir le fils-de-pute, la situation qu'il occupe est primordiale: presque toujours le fils-de-pute occupe la situation qui est le mieux faite pour lui. Il est extrêmement rare que de grands fils-de-pute occupent des situations inférieures ; moins rares est le cas inverse des petits fils-de-pute qui occupent des situations élevées. Cependant, la plupart des fils-de-pute occupent diverses situations, parce que les situations pour fils-de-pute sont plus nombreuses encore que les fils-de-pute eux-mêmes, et, comme on sait, les situations pour fils-de-pute ne peuvent être occupées que par des fils-de-pute, un point c'est tout.

Jamais personne n'a exigé de lui qu'il transforme et qu'il humanise la société et que, pour cela, il crée les intérêts, les enclos, le fils de fer barbelé, les normes, les règles et les exceptions, les grades, les habilitations, les certificats, les rapports, les commissions, les tests, les traités, les théories, les codes, les accords, les formules, personne ne l'a chargé de se sacrifier pour l'ordre et le progrès, personne ne veut le voir en proie à des préoccupations ; c'est lui-même qui le veut ainsi.

Combien et combien de variétés de fils-de-pute ! Que de temps, que de patience n'exigerait pas leur étude ! Et comme ils sont si nombreux et qu'ils occupent tant de situations, quelques-uns peuvent même se permettre de faire semblant de n'être pas des fils-de-pute.

Aussi loin que remonte la mémoire, nous savons que *les fils-de-pute qualifiés pour faire* collaborent étroitement avec *les fils-de-pute qualifiés pour ne pas laisser faire* ; ils collaborent, c'est-à-dire que *les fils-de-pute qualifiés pour ne pas laisser faire* ont pour occupation et préoccupation suprême de ne rien laisser faire qui défasse ce que font *les fils-de-pute qualifiés pour faire*.

Une des situations que ce *fils-de-pute qualifié pour ne pas laisser faire* aime le plus occuper est un bureau de secrétariat, parce que *le secrétariat/ n'est pas / le lieu où l'on fait / mais le lieu où l'on ne fait pas / où l'on met sous le tas le*

papier qui devrait être au-dessus, où l'on crée des difficultés, où l'on retarde la remise des papiers, où l'on affirme ignorer ce que l'on sait et savoir ce que l'on ignore ; c'est au secrétariat que l'on commence à cesser de faire ce pourquoi la vie est faite et où l'on se met à faire ce qu'il convient au secrétariat que l'on fasse, au point de ne plus rien faire que ce qui arrange le secrétariat, c'est-à-dire ce qui n'arrange pas les gens, mais bien *ce qui arrange* le secrétariat.

Être fils-de-pute détruit la vie des autres sans améliorer la sienne.

Tous les fils-de-pute cherchent à rabaisser, à bafouer la dignité de tout ce qui n'est pas propre aux occupations du fils-de-pute. Si le fils-de-pute a besoin d'acheter le travail de quelqu'un et met dans le journal une annonce à cet effet, *il ne demande pas un travailleur*, il dit *qu'il accepte un travailleur*, *qu'il accepte le travail de quelqu'un* : « On accepte un travailleur » disent alors tous les fils-de-pute, et ils rabaisent ainsi le travail dont ils ont besoin et qu'ils prétendent *accepter*.

A force de ne pas vouloir abandonner les situations qu'il occupe et à force d'occuper toujours plus de situations, le fils-de-pute constate, de plus en plus, que la vie est une source de préoccupations. Il est d'autant plus préoccupé qu'il est plus fils-de-pute. Même quand il est en vacances, le fils-de-pute se préoccupe de ce que les autres peuvent bien faire en son absence *et même de ce que les autres ne font pas mais pourraient faire*. Et s'il en est ainsi, et il en est ainsi, comment est-il possible qu'il y ait encore des gens pour soutenir que la vie du fils-de-pute est agréable ? La vie du fils-de-pute ne varie pas, elle ne varie jamais. Pendant qu'il mange il passe son temps à se souvenir d'autres repas, dans d'autres endroits, avec d'autres fils-de-pute. De sorte qu'il mange préoccupé et préoccupant les autres, se rappelant qu'on peut manger mieux. S'il va au spectacle, il n'y va pas pour satisfaire un besoin; le fils-de-pute va au spectacle parce que cela fait partie de ses obligations de fils-de-pute, il y va pour montrer qu'il y est allé, qu'il a rempli son devoir, et il y va pour voir, pour contrôler si les autres y sont venus, s'ils ont rempli leur devoir, qui est d'aller là où les fils-de-pute entendent que l'on doit aller. Le fils-de-pute y va et se préoccupe de ceux qui sont là et de ceux qui n'y sont pas, il se préoccupe de l'endroit où sont ceux qui sont là et de la manière qu'ils ont d'y être, et il se préoccupe de ceux qui ne sont pas là, et demande toujours d'un air étonné et légèrement réprobateur « si un tel n'est pas là », « si un tel n'est pas venu », « si un tel est absent et pourquoi », « pourquoi il est absent », « à quoi il a occupé son temps » celui qui n'a pas occupé son temps comme le fils-de-pute entend que le temps devait être occupé.

Le fils-de-pute s'incruste toujours dans le processus en cours, quel qu'il soit. Le fils-de-pute est toujours, au plus haut degré possible, ce qu' « il convient » d'être à l'endroit et au moment où il vit.

On est fils-de-pute *full-time*. Du matin au soir et du soir au matin, le fils-de-pute n'oublie jamais qu'il est un fils-de-pute.

Malgré tout, oui, malgré tout *le fils-de-pute est/ relativement content de soi*.

Comme naître est la pire des choses qui pouvait lui arriver, le fils-de-pute fils ne pense qu'à devenir bien vite fils-de-pute père en fabriquant un autre qui soit à sa merci, il éprouve de l'orgueil à mesure que son fils cesse de faire ce qu'il serait naturel qu'il fit pour se mettre à faire ce que lui, fils-de-pute, fait ; il éprouve de l'orgueil à mesure qu'il voit son fils se transformer toujours plus en son fils-de-pute à lui, en un nouveau fils-de-pute lui aussi fils-de-pute. « *Je veux que tu sois plus fils-de-pute que moi* ».

On n'a pas encore bien établi si l'incapacité de vivre ou de laisser vivre qui caractérise le fils-de-pute est congénitale ou acquise ; en d'autres mots, on ne sait pas encore bien si le fils-de-pute naît fils-de-pute ; je crois cependant pouvoir affirmer qu'on naît fils-de-pute *et* qu'on le devient. Si l'une de ces conditions manque, nous voici devant le fils-de-pute frustré, c'est-à-dire ce fils-de-pute pour qui la situation qui lui convient est déjà occupée ou alors n'existe pas encore.

Le fils-de-pute est-il éternel ? Est-il éternel, le fils-de-pute ? Oui, tout porte à croire que *le fils-de-pute est éternel*. Qui n'a observé par exemple ce qui arrive chaque fois que les fils-de-pute institutionnalisés et bien en place commencent à s'user et à se fatiguer ? Qui n'a observé que c'est parmi ces fils-de-pute encore novices que sont alors recrutés les nouveaux fils-de-pute, et il y a toujours un nombre infini de fils-de-pute qui passent leur vie à attendre la place qui leur est due dans le gratin des fils-de-pute.

Comment expliquer que les fils-de-pute, parfois même entre eux, se laissent mourir, se font mourir, se trucident et s'entre-trucident ? Est-ce seulement le désir, l'ambition d'être toujours plus fils-de-pute, le meilleur fils-de-pute, jusqu'à arriver à être, si possible, le *nec plus ultra* des fils-de-pute ?

Cela ne le dérange jamais de laisser, ou même de faire mourir les autres. Cependant, tous ceux que le fils-de-pute a internés, leur vie durant, dans des maisons de fous et des asiles, des prisons, tous ceux dont il a maquillé le meurtre en suicide, tous ceux que le fils-de-pute a exclu de la vie parce qu'il les craignait, ils les reçoit à nouveau, après leur mort, en son sein de fils-de-pute.

C'est toujours la mort que les fils-de-pute commémorent, c'est toujours la date de la mort: *célébrer les morts et mettre en pièce les vivants.*

JEUNE FEMME 1

Il est trop tard pour être calme.

On conviendra que les nouvelles d'aujourd'hui entendues il y a vingt ans, nous auraient paru un absurde cauchemar, une mauvaise plaisanterie. Nous les subissons abasourdis comme une guerre totale.

Les intellectuels, on les rencontre partout, participant à tout, se mêlant de tout, ils vous ennuiant, on les fuit, mais il arrive qu'on en cherche désespérément un, sans le trouver. Sans contact les uns avec les autres, sans intérêt les uns pour les autres, et qui n'en souffrent même pas. Ces cuistres universels, informés de tout et tranchant de tout sur-le-champ, hâtifs à juger définitivement ce qui vient à peine d'arriver, de sorte qu'il nous sera bientôt impossible quoi que ce soit : nous savons tout déjà. Cette présomption est notre misère. Les gens ici sont informés, intelligents et curieux. Ils comprennent tout. Ils comprennent si vite toute chose qu'ils ne prennent le temps de penser à aucune. *Ils ne comprennent rien.* Ils sont la voix du « cela est ainsi » qui ne sait que dire sur tous les tons et dans tous les modes : « cela est ainsi », cela est ainsi »..., credo de la totale obscurité, de l'absolue inanité de tout. C'est la bêtise au niveau le plus élevé : celle d'une masse « cultivée », avertie, qui se croit à l'opposé de l'ignorance. Une bêtise d'élite.

Chacun sent bien que sa vie, historiquement parlant, est médiocre.

Voici ce que j'ai constaté d'autre : les uns aux autres nous ne trouvons plus rien à nous dire. Pour s'agréger chacun doit s'exagérer sa médiocrité : on fouille ses poches et l'on en tire à contrecœur la petite monnaie du bavardage : ce qu'on a lu dans le journal, des images que la télévision a montrées, un film que l'on a vu, des marchandises récentes dont on a entendu parler, toutes sortes de ragots de petite société, de révélations divulguées pour que nous ayons sujet à conversation ; et encore ces insignifiants sont à la condition d'un fond musical excitant comme si le moindre silence devait découvrir le vide qu'il y a entre nous, la déconcertante évidence que nous n'avons rien à nous dire ; et c'est exact.

S'il nous arrivait vraiment quelque chose, ce serait offensant pour les autres. Notre vie nous tombe des mains comme une vieilleries. Chacun, croyant agir dans un univers commun et peuplé, à la vérité erre dans sa propre nuit.

Ensemble nous écoutons nos pas résonner tranquillement dans le vide qui est déjà là.

Je sais bien que des films nous sont projetés où des acteurs vivent intensément à notre place des scénarios rapides et passionnés. *Tout ce que tu ne peux pas faire, tu peux en être le spectateur.*

Je ne parle pas de ce que les choses ont changé, mais de ce qu'elles ont disparu ; de ce que la raison marchande a détruit entièrement notre monde pour s'installer à la place. *Le changement* qui s'étonne de nous voir encore attachés à la nouveauté qu'il nous recommandait hier.

Nous sommes au monde pour nous, et non pour elle, l'économie, qui veut nous *vendre* chaque jour notre propre vie.

Nous n'ignorons pas que l'absurde édifice de l'économie mondiale peut s'écrouler d'un moment à l'autre, qu'il lui faut chaque jour brancher de nouveaux ordinateurs pour tenter d'identifier les contradictions qui se multiplient, que les irrégularités de la nature augmentent en violence ; mais la sensation nous manque, nous n'éprouvons pas que c'est à nous que cela arrive.

Voici ce que j'ai pensé : la production de masse a fait de nous des lecteurs de journaux au point que nous n'avons même plus besoin d'en lire, la télévision nous suffit.

Parfois je voudrais éteindre ce cerveau.

Depuis 1945, par des essais nucléaires, quelques vingt mille hiroshimas ont fulminé dans l'atmosphère, ce sont cent soixante tchernobyles qui ont explosé et brûlé pour se mêler discrètement à la « radioactivité naturelle » ; les milliers de toxiques que la prospérité économique a dispersés par millions de tonnes font, additionnés, comme une guerre chimique totale ; et c'est ainsi qu'il y a tant de cancers, de prédispositions aux syndromes de fatigue ; et dans l'affolement les Etats en viennent à se disputer à l'arme lourde les derniers gisements de temps fossile, les quelques décennies avariées qui restent : Jamais semblable conjoncture n'a existé dans l'histoire du monde.

J'ai pensé que l'utilité sociale de ces films d'anticipation imminente et de tueurs psychopathes, était justement de préparer la subjectivité des populations à ce qui arrive ; de promettre des tensions nerveuses jusqu'ici inimaginables ; et leur brutale décharge au milieu de la décomposition générale, des fulgurations d'adrénaline produisant un effet de vie intense ; de jouissances pulsionnelles qui dépassent la mesure ordinaire, comme on n'en a pas encore ; et à la fin nous

sommes impatients d'y être, ce vieux monde dehors apparaît à notre nouveau système nerveux comme lent et morne, pusillanime, encombré encore de scrupules, de réticences, d'objections morales.

Il est devenu impossible de distinguer entre le monde objectif et le contenu du cerveau d'un paranoïaque ; ou d'un schizophrène souffrant de rationalisme morbide, qui voudrait des numéros à la place des noms et tout le monde dans des bâtiments identiques desservis par des autoroutes.

Est normal celui qui en rencontrant une femme charmante se fait des idées de virus, d'analyse de sang, de gencives qui saignent, d'infections gynécologiques invisibles à l'œil nu, de sécrétions dangereuses dont il faut éviter le contact, de salive avec des hépatites dedans, etc. : et celui qui n'a pas ces pensées rationnelles verra fatalement s'abrèger son espérance de vie ; mais celui qui s'imagine des ondes lui projetant à distance des images dans le cerveau, ou lui imposant des phrases entières au milieu de ses pensées ; ou celui qui veut trouver l'action occulte de puissances anonymes derrière tous ces événements qui jettent les affaires humaines dans une si étrange confusion ; est tout simplement un fou de la vieille école.

Il n'y a pas d'autre *séjour des morts* que ce monde terrestre.

Nous n'avons plus de passé. Nous n'avons pas d'avenir et nos vies sont entre les mains des autorités.

JEUNE FEMME 2

Moi, je vis dans les choses, et j'invente comme je peux le moyen de les nommer.

Dès qu'on a quelque chose à dire, on est comme un étranger dans sa propre langue.

Moi, je n'ai derrière moi aucune autorité, sinon celle qui me vient de n'en pas avoir et de ne pas en avoir voulu, et du fait que je me suis mis en situation de n'avoir rien à perdre, et donc de n'être fidèle à aucun pacte.

On est tombé dans une sorte de névrose aphasique où l'on parle une fausse langue, qui ne connaît ni difficultés, ni résistance, comme si tout était facile à mettre en mots : on parle comme dans les livres imprimés. Ou alors on en est à la pure et simple aphasie au sens clinique du mot : on est incapable d'inventer les métaphores et des mouvements linguistiques réels, on gémit presque, ou l'on se donne des bourrades, ou bien l'on ricane sans savoir quoi dire.

Quelque chose d'humain est fini ?

Chaque individu a besoin de se réconcilier avec un monde auquel il était étranger à la naissance et au sein duquel, à proportion de sa remarquable singularité, il demeure toujours étranger.

Dans cette histoire de marché de l'individu, dont les « reality shows » sont le dernier symptôme en date, on voit bien ce qui *doit* être perdu et le pris qui doit être payé. Perdue de vue, définitivement, l'idée *d'expérience humaine*. C'est comme si la télévision avait assis d'un coup tout un peuple sur le divan d'un psychanalyste qui travaillerait « à la chaîne » et qui, au lieu d'écouter sans un mot les trop belles élucubrations du « moi » légendaire, applaudirait son client dès la première séance en lui disant : vous êtes sublime, ce que vous avez raconté est exactement ce que vous avez vécu, rejouez-le dans notre télé-style maison (qui est, d'ailleurs, votre maison » et vous serez guéri.

Clones prévendus déguisés en individus uniques.

Toute expérience qui se réduit facilement au « show » de sa « réalité » n'est pas une expérience.

C'est tout de même de la merde, mais nous voulons dorénavant chier en couleurs diverses.

La vérité ne m'appartient pas, c'est moi qui lui appartient.

Quelqu'un cette nuit a flétri mon cœur.

A force d'arrogance, un monde qui se présentait comme le seul possible, a su se rendre violemment détestable.

Comment ne pas oublier ce qu'on entrevoit et comment le formuler et avec qui ? Éprouver, pâtir, être affecté par une situation ; pour comprendre, la simple activité cognitive de la raison logique ne suffit pas.

Finalement on finit par prêter à l'ennemi un cœur qu'il n'a pas. On lui prête exactement la substance que soi-même on est en train de perdre.

Il y aura de plus en plus de psychologues ; il y aura de plus en plus de thérapies de groupes ; les problèmes de l'individu et du couple seront universellement discutés ; la répression sera de plus en plus compréhensive, en termes psychologiques. Mais si des individus essaient d'échapper à cette inclusion, si

des gens essaient de mettre en question le système de confinement général, alors leur personnalité sera broyée.

Maintenant que les femmes sont les bienvenues partout, il y en a qui en sont ravies. Jusqu'à hier, elles restaient sagement devant la porte, maintenant elles oppriment au Parlement, elles falsifient la réalité dans la presse, elles sont exploitées dans les mêmes métiers que les hommes, elles sont aussi nulles qu'eux. On se demande pourquoi, en effet, ON ne les a pas utilisées avant.

Moi aussi, je trouve d'un coup que « les femmes » n'existent pas, et que si ça existait je ne voudrais pas me trouver au milieu d'elles. Entre les chiennes de garde et les expertes du maquillage.

En l'espace de quelques années, l'enfant est devenu un fœtus, la femme enceinte un système utérin de ravitaillement. L'intérieur de la femme est rendu public, et du point de vue médical et du point de vue policier et juridique, et, parallèlement, son extérieur est privatisé. On est en somme désirable comme on est solvable, on a un capital-charme, un capital beauté qu'il faut savoir administrer, et cela est désormais vrai également pour les hommes.

La part d'humiliation et d'avilissement des hommes consiste dans l'obligation qui leur est faite de constamment exhiber leurs capacités par une forme ou une autre de la performance viriloïde. Seul le stéréotype prévaut.

Engendrer chez chaque individu le sentiment d'une *solitude intérieure* inouïe.

À la perte de sa propre intelligibilité, une société mal éclairée, mal informée et inculte réagit non par la recherche des causes objectives mais par de l'angoisse.

La question est de savoir si nous préférons l'éventualité de l'inconnu à la certitude de la douleur présente.

Il y a des choses qui n'existent que parce que nous le croyons. Je pense à des choses comme l'argent, les propriétés foncières, les gouvernements et les mariages.

Pour que ce bout de papier puisse être un billet de cinq dollars, par exemple, il faut que l'institution humaine de l'argent soit là.

Par exemple, comment cela peut-il être un fait complètement objectif que les bouts de papier qui se trouvent dans ma poche soient de l'argent, si quelque chose n'est de l'argent que parce que nous le croyons ?

HOMME

Je refuse d'errer avec une âme sauvée dans un monde damné. J'ai des élans, des poussées, des prurits. Je m'offre gauchement à la foule mal aimée. Il fait inadmissiblement beau. Ce qu'il faut apprendre c'est à hurler. Je reste percé de mots, de phrases de bruits, de sous-entendus. Suspendu. Je ménage la chance de la joie.

À la terre des morts. Où les leurs ont immémorialement pourri.

Pour autant que je cherche à m'en rendre malade,
Je ne trouve plus le ressort pour m'adapter.

J'ai travaillé pour n'avoir plus que la fatigue.

Je suis un convalescent de la Minute présente,
J'habite au rez-de-chaussée de la pensée

Peut-être ne trouverais-je même pas à l'article de la mort
Un lieu qui me protège de mon froid.

Mon cœur est une petite vieille qui va
Demandant l'aumône aux portes de la Joie.

Le vieux fascisme si actuel et puissant qu'il soit dans beaucoup de pays, n'est pas le nouveau problème actuel. On nous prépare d'autres fascismes. Tout un néo-fascisme s'installe par rapport auquel l'ancien fascisme fait figure de folklore. Au lieu d'être une politique et une économie de guerre, le néo-fascisme est une entente mondiale pour la sécurité, pour la gestion d'une « paix » non moins terrible, avec organisation concertée de toutes les petites peurs, de toutes les petites angoisses qui font de nous autant de micro-fascistes, chargées d'étouffer chaque chose, chaque visage, chaque parole un peu forte, dans sa rue, son quartier, sa salle de cinéma.

N'oublions pas qu'Auschwitz n'a pas été liquidé pour avoir été Auschwitz, mais parce que la fortune des armes a tourné ; et depuis Auschwitz, il ne s'est rien passé que nous aurions pu vivre comme la réfutation d'Auschwitz.

Quiconque ne peut être mobilisé pour la liberté est nécessairement impossible à mobiliser.

Tous ceux qui font profession de s'adresser à un public, qu'ils le veuillent ou non, portent plus lourdement que d'autres la responsabilité de la tragique inertie qui pèse.

Comme si le danger du fascisme était d'un genre devant lequel on peut se permettre de ne pas se dresser sur-le-champ pour l'affronter.

Nous avons massacré des gens porteurs de sauf-conduit, égorgés sur un soupçon des populations entières qui se sont ensuite trouvées innocentes, nous avons mis en jugement des hommes vénérés parce qu'ils avaient assez de courage pour venir s'exposer à nos fureurs afin d'intercéder en faveur de leurs malheureux compatriotes. Il s'est trouvé des juges pour les condamner et des hommes civilisés pour les faire exécuter. Nous avons décoré la trahison du nom de négociations, qualifiés d'actes diplomatiques, des honteux guet-apens, en un mot, nous avons débordé en barbarie les « barbares » que nous venions « civiliser » et nous nous plaignons de n'avoir pas réussi auprès d'eux !

« Eux ». « Ils » peuvent – doivent – être accusés de toutes les incertitudes, de toutes les désorientations, de tous les maux. Et qui sont ces « ils » ? À l'évidence, et presque par définition, ceux qui « ne sont pas nous » - les étrangers qui, par leur état même d'étrangers, sont des ennemis. Les étrangers présents, les étrangers passés, même les étrangers nés de l'esprit comme en Pologne, où l'antisémitisme continue à expliquer les maux de la Pologne alors que les Juifs en sont totalement absents. Si les étrangers et leurs stratagèmes crapuleux n'existaient pas, il faudrait les inventer. Mais, on a rarement besoin de les inventer : ils sont universellement présents et reconnaissables dans nos villes comme dangers publics et agents de pollution, universellement présents au-delà de nos frontières et de notre contrôle, d'où ils nous haïssent et conspirent contre nous. Notre co-existence avec « eux » sape maintenant la certitude exclusive d'appartenir à *notre* peuple, à *notre* pays.

Où que nous vivions, nous rencontrons des étrangers : des hommes et des femmes déracinés qui nous rappellent la fragilité ou la mort lente de nos propres racines.

Je n'ai pas la religion du marécage natal.

Personne, aucune puissance, aucun être humain, n'a le droit d'énoncer envers moi des exigences telles que mon désir de vivre vienne à s'étioler. Je dois avoir droit à des moments où je puisse faire un pas de côté et sentir que je ne suis pas seulement une partie de cette masse que l'on appelle la population du globe, mais aussi une unité autonome. Ma vie n'est pas quelque chose que l'on doive

mesurer. Le moment arrivera où je devrai me retourner et faire face aux organisateurs de l'oppression.

Je n'ai rien à opposer que moi-même – mais, c'est considérable.

Le premier devoir du politique est de reconnaître qu'il y a des domaines où son incompetence est absolue.

Regarde la multitude des gens ; regarde la confusion, le désordre et le tapage avec lesquels ils ne s'entendent point les uns les autres ; regarde les ambitieux, combien tristes et affamés sont-ils, parce qu'ils sont gens toujours à regarder ce qui leur manque plutôt que ce qu'ils possèdent.

Si nous, les amis de la vie, n'inventons pas quelque organisation propre à nous conserver, ce sera la fin de tout.

Regarde les ambitieux, qui eux-mêmes se mangent à belles dents, pour être leur propre aliment.

Dans la bouche de ces vieux messieurs, obsessionnellement égaux à eux-mêmes, il ne sortait pas un seul mot qui eût quelque rapport avec ce que nous vivons et connaissons. Leur première règle est de ne jamais rien dire sérieusement, de tout réduire par l'humour ; et, à fortiori, vulgairement. C'est la caractéristique première du rapport linguistique à la réalité du petit-bourgeois. Ainsi est le vocabulaire de la maison des fous et du palais des fumées.

JEUNE FEMME 1

Je le croisais souvent dans les escaliers, dans les couloirs, et plusieurs fois, je l'ai vu écrire sur les murs, très vite, nerveusement. Et une nuit, dans le couloir momentanément vide, où il n'y avait plus que lui et moi, je le croisais : il avait un marqueur dans la main, il traçait de grandes lettres et je pus lire aussitôt les premiers mots : JE N'AI PLUS... et là il s'est arrêté, il s'est retourné, sa main tremblait un peu ; il a regardé à la ronde dans le couloir, je savais que ma présence était extrêmement indiscreète et qu'il allait peut-être s'arrêter à cause de moi, mais je n'ai pas bougé, j'ai fait, si cela peut se dire, comme si je n'étais pas là, alors le type je pense a fait comme si je n'étais pas là, c'est-à-dire qu'il était clairement entendu mais oublié que nous étions bien là, alors il s'est retourné et il a écrit le mot PEUR. La phrase était achevée : il avait écrit : JE N'AI PLUS PEUR.

JEUNE HOMME 1

Le libéralisme est mort en même temps que le riche a pris peur, et il a pris peur en même temps qu'il découvrait sa solitude. Jusque-là, il pouvait se croire démocrate. Il ne le peut plus tout à fait, découvre qu'il est de droite, et que la droite est solitude, et par surcroît, que cette solitude est la mauvaise solitude. La vérité sera l'œuvre et le privilège de tous, ou de personne. Il ne devrait être possible d'être de droite que seul.

JEUNE HOMME 2

Je l'avoue entre nous, mon sang est un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut ;
Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

N'armez plus contre moi le pouvoir des humains.

JEUNE FEMME 2

Nier toute définition de l'homme qui exclurait un homme de l'humanité.

Lorsque l'Etat engendre ou laisse naître, en lui-même ou auprès de lui, une force oppressive qui menace les libertés essentielles, c'est alors le droit de chaque citoyen de refuser et de dénoncer.

Les malheureux sont les puissances de la terre. Ils ont le droit de parler en maîtres aux gouvernements qui les négligent.

Nos défaites ne prouvent rien si ce n'est que nous étions peu nombreux pour lutter contre l'infamie.

HOMME

Mais vous êtes combien ?
Je veux dire.. nous, le groupe.

JEUNE HOMME 1

On n'en sait rien.

JEUNE FEMME 2

Un jour on est deux

JEUNE HOMME 2

un autre vingt

JEUNE FEMME 2

Et parfois on se retrouve à cent mille